



Citizen Kane

de Orson Welles

Fiche technique

U. S. A. - 1940 - 2h

Réalisateur :
Orson Welles

Scénario :
Herman Mankiewicz

Musique :
Bernard Herrmann

Interprètes :
Orson Welles
(Charles Foster Kane)

Joseph Cotten
(Leland)

Everett Sloane
(Bern-Stein)

George Coulouris
(Thatcher)

Ray Collins
(Gettys)



Orson Welles dans *Citizen Kane*

Résumé

Le film s'ouvre sur une grille et un panneau "Défense d'entrer". Au loin un château. La caméra pénètre dans une pièce où un homme meurt, laissant tomber une boule de verre contenant un paysage de neige. Son dernier mot : "Rosebud". Une bande d'actualités reconstitue la vie de Charles Foster Kane, le magnat de la presse, marié deux fois dont la seconde avec une chanteuse, Susan, et qui édifie le fabuleux château de Xanadu. Commentée par des journalistes cette bande de "L'actualité en marche" les laisse insatisfaits. En mourant, Kane a parlé de "Rosebud". Qu'a-t-il voulu dire ? Un journaliste, Thompson, est chargé de l'enquête.

Critique

Citizen Kane (qui s'intitule en Argentine **Le citoyen**), a au moins, deux thèmes. Le premier d'une imbécillité presque banale, veut s'attirer les applaudissements des spectateurs distraits. Il est, dans ce but, très frappant : un millionnaire vaniteux accumule des statues, des jardins, des palais, des piscines, des voitures, des bibliothèques, des hommes et des femmes ; à l'image d'un collectionneur d'antan (dont par tradition on attribue les observations au Saint-Esprit), il découvre qu'un tel mélange et qu'une telle abondance ne sont que vanité et rien que vanité ; au moment de la mort il ne désire qu'un seul objet au monde : un

L E F R A N C E



pauvre traîneau avec lequel il s'amusait dans son enfance ! Le second thème est de beaucoup supérieur. Il unit le souvenir de Koheleth à celui d'un autre nihiliste, Franz Kafka. Le sujet, métaphysique et policier à la fois, à la fois psychologique et allégorique, est la découverte de l'âme secrète d'un homme, à travers les ouvrages qu'il a construits, les mots qu'il a prononcés, les nombreuses destinées qu'il a brisées. Le procédé est celui de Joseph Conrad dans **Chance** (1914) et celui du très beau film **The power and the glory** : la rhapsodie de scènes hétérogènes, sans ordre chronologique. D'une façon étonnante et infinie, Orson Welles exhibe des fragments de la vie de l'homme Charles Foster Kane et nous invite à les combiner et à les reconstruire. Les formes de la multiplicité et de la diversité abondent dans le film : les premières scènes passent en revue les trésors accumulés par Foster Kane ; dans l'une des dernières, une pauvre femme, souffrante, joue sur le sol d'un palais, qui est aussi un musée, avec un énorme casse-tête chinois. Nous comprenons à la fin que les fragments ne sont pas le fait d'une unité cachée : le mal-aimé Foster Kane est un simulacre, un chaos d'apparences (corollaire possible, prévu déjà par David Hume, par Ernst Mach, et par notre Macedono Fernandez : aucun homme ne sait qui il est, aucun homme n'est quelqu'un). Dans l'un des contes de Chesterton **The head of Caesar**, je crois, le héros observe que rien n'est plus effrayant qu'un labyrinthe qui n'a pas de centre. Ce film est exactement ce labyrinthe.

Nous savons tous qu'une fête, un palais, une grande entreprise, un repas d'écrivains ou de journalistes, une ambiance cordiale de camaraderie franche et spontanée sont essentiellement horribles : **Citizen Kane** est le premier film qui les montre en ayant quelque conscience de cette vérité.

L'exécution est digne, en général, du vaste thème. Les prises de vue sont d'une admirable profondeur, prises de

vue dont les arrière-plans (comme dans les toiles des préraphaélites) ne sont ni moins précis ni moins fidèles que les premiers.

J'ose prévoir, cependant, que **Citizen Kane** durera comme "durent" certains films de Griffith ou de Poudovkine dont personne ne nie la valeur historique mais que personne ne se résigne à revoir. Il souffre de gigantisme, de pédanterie, d'ennui. Il n'est pas intelligent, il est génial : dans le sens le plus sombre et le plus allemand de ce mot.

Jorges Luis Borges

Sur n°83

Le soir du 1^{er} mai 1941, deux mois et demi après la date prévue, le générique de début défile sur l'écran du Palace Theatre de New-York. La projection durera 1h59 exactement. La fin d'une "affaire" qui a passionné les Etats-Unis, et le début d'une légende mondiale.

Le 21 août 1939, George Schaefer, patron du studio RKO, avait signé les soixante-trois pages d'un incroyable contrat avec un jeune homme de vingt-quatre ans. A rebours des habitudes les mieux établies de Hollywood, Schaefer accordait au rondouillard garçon qui venait tout juste de s'installer dans "la Mecque du cinéma" la promesse de financer deux films produits, écrits, réalisés et interprétés par lui - sans aucun droit de regard du studio sur les sujets ni sur la mise en scène. C'est que Welles n'était pas un inconnu.

(...)

Le "type qui fait tout"

Mais Orson Welles tient un sujet, partiellement inspiré d'une de ses pièces (*Marching Song*) : **Citizen Kane**. Pour raconter la vie d'un magnat de la presse pris dans le vertige de la puissance, il s'adjoint les services d'un scénariste réputé, Herman Mankiewicz (frère aîné de Joseph, le futur réalisateur d'**Eve** et du **Limier**). Leur collaboration, excellente, donnera lieu plus tard à d'intermi-

nables polémiques sur la paternité du scénario.

Autre collaborateur de poids : Gregg Toland. Le chef opérateur des **Raisins de la colère**, récemment "oscarisé" pour **Les hauts de Hurlevent**, rejoint avec enthousiasme le nouveau venu décidé à inventer un autre cinéma. Mais Welles, qui tient à son image de "type qui fait tout", ne veut pas de vedettes à son générique. Il tient à révéler des comédiens inconnus à l'écran.

Il fait donc appel à ses copains du théâtre et de la radio, avec en tête Joseph Cotten (qui jouera Leland, le critique intègre licencié par Kane) et Everett Sloane (Bernstein, l'homme d'affaires éternellement fidèle au héros). Lui-même se réservant évidemment le rôle-titre, pour lequel, déjà menacé par l'obésité, il s'astreint à un régime draconien (lait et bananes)... qu'il écorne souvent.

Orson Welles travaille dans un tel climat d'hostilité à Hollywood qu'il commence son tournage clandestinement, le 29 juin 1940, prétextant des essais. Malgré de constantes tracasseries du studio et deux blessures - qui l'obligeront durant quinze jours à mettre en scène du fond d'une chaise roulante - il achève les prises de vues le 23 octobre. Tandis qu'il s'attelle au montage du film, dont la première est prévue le 14 février 1941, il rêve déjà à son nouveau projet, une vie du Christ.

Orson Welles ignore le chemin de croix qui le guette : début janvier, **Citizen Kane**, pas entièrement achevé, est présenté aux critiques. Accueil dithyrambique : le *Time* écrit : "*C'est la découverte décisive de nouvelles techniques dans l'art de la réalisation et de la narration*" ; *Newsweek* reconnaît Welles comme "*le meilleur acteur de l'histoire du cinéma dans le meilleur film qu'on ait jamais vu*", et *Life* assure : "*Hollywood nous a offert peu de films avec une histoire aussi forte, une technique aussi originale et une photographie aussi excitante.*"

Les journalistes saluent la révolution du langage cinématographique opérée par le jeune cinéaste, qu'il s'agisse des angles de prises de vue - qu'on résumera de manière simpliste aux fameux plans-fonds pour la première fois visibles - des plans-séquences qui enregistrent les scènes en temps réel, de la narration non chronologique, de l'usage novateur du son, du portrait en abîme dessiné par les témoignages de cinq personnes interrogées par un enquêteur, du "film dans le film" des actualités du début, de l'utilisation du mot-clé "Rosebud" (bouton de rose) qui entretient le mystère sans rien expliquer...

Film-culte

Citizen Kane fera la gloire de Welles, jamais sa fortune. Après deux films qui sont également des échecs commerciaux, **La splendeur des Amberson** (1942) et **Voyage au pays de la peur** (1943), il s'est engagé à fond dans un nouveau projet, **It's all true**. Pour le financer, il vend en 1945 tous ses droits sur **Kane** en échange de 20 000 dollars de la RKO. **It's all true** ne verra jamais le jour mais quand, à la mort de Randolph Hearst en 1951, le **Citizen Kane** ressort à travers les Etats-Unis et y obtient enfin le succès, son auteur ne reçoit pas un centime.

Pas plus que des innombrables passages en salle et diffusions télévisées dans le monde entier de ce film-culte, "qui a créé plus de vocations de cinéaste qu'aucun autre dans l'histoire du cinéma" comme dit Martin Scorsese. Et aucun film n'a suscité autant de gloses et d'analyses, qu'il s'agisse de sa construction en miroir ou de la composition de ses plans, de ses arrière-plans historiques sur l'Amérique à la veille de la guerre mondiale ou de sa méditation sur l'enfance, le vieillissement et la mort. Et bien peu d'images de cinéma sont aussi célèbres que celles de **Kane** devant son immense portrait, symbole de la soif de puissance du personnage,

représentation grandiose de son inter-prète et metteur en scène. "*Quand on voit un film d'Orson Welles on voit un portrait d'Orson Welles*" disait Renoir. Pour son cinquantenaire, **Citizen Kane** vient d'être réédité à travers les Etats-Unis en copies neuves et son Dolby par Paramount. Welles, devenu persona non grata à Hollywood dès les années 40, archétype du génie trop singulier pour l'industrie, est mort le 10 octobre 1985. Il laissait quatorze chefs-d'œuvre, et sept films inachevés.

Jean-Michel Frodon
Le Monde

Filmographie

Hearts of age (film non commercial)	1934
Citizen Kane	1941
The magnificent Ambersons La splendeur des Amberson	1942
It's all true (inachevé)	
The stranger Le criminel	1946
Macbeth	1948
The lady from Shanghai La dame de Shanghai	
Othello	1952
Confidential report/Mr. Arkadin Mr. Arkadin	1955
Touch of evil La soif du mal	1958
Don Quixote (inachevé)	1959
The trial Le procès	1963
Chimes at midnight Falstaff	1966
The immortal story Une histoire immortelle	1967
F for Fake Vérités et mensonges	1974
Filming Othello	1979